

Nouvelle France furent les Champlain, les Maisonneuve et les Ollier, Madame de la Peltrie, Melle. Mance, la Sœur Bourgeoise, les Leber, les Closse, tous les braves guerriers qui protégèrent la colonie de leur épée, et tous ces missionnaires intrépides, ces prêtres héroïques qui donnèrent l'exemple du dévouement et du martyr. Eh! bien, ceux-là ne vinrent pas ici pour faire de l'argent; au contraire, la plupart se ruinèrent et vendirent tous leurs biens en France pour consacrer leur fortune comme leur vie à l'établissement de ce pays.

Non, Dieu merci! un motif plus noble que l'amour de l'argent présida à notre origine; attribuer à nos pères un motif si mesquin est mentir à l'histoire. Et s'il m'était permis ici de faire une remarque qui m'est personnelle, je dirais que si je suis un des prédicateurs les plus ardents du progrès et de l'industrie en pays, ce n'est pas à cause de l'argent lui-même, mais à cause de son influence et parce que dans les circonstances où nous sommes, c'est le moyen le plus puissant de faire respecter et d'augmenter l'héritage glorieux de nos pères, de conserver notre population. Ce sentiment religieux, les étrangers, qui ont écrit sur notre passé, l'ont constaté à chaque page de notre histoire, et ceux qui ont voyagé à travers l'Amérique depuis le Golfe du Mexique jusqu'à la Mer glaciale, ont pu suivre les traces de nos ancêtres aux signes de foi qu'il ont laissés derrière eux. Ils le reconnaissent, aussi, ce sentiment religieux, dans toutes ces maisons consacrées à l'éducation et à la charité, dans ces temples nombreux et magnifiques dont les cloches et les tours dominent nos villes et nos campagnes, dans toutes ces œuvres de bienfaisance qui semblent naître, comme par enchantement, sur ce sol fertilisé par le sang des martyrs.

De même que nous en avons eu des hommes toujours prêts à sacrifier leur vie sur les champs de bataille et dans les luttes politiques pour la défense du sol et de nos libertés, ainsi nous en avons trouvé pour consacrer leur fortune à toutes les œuvres utiles à la patrie.

Il n'y a que quelques jours encore, le Barreau de Montréal célébrait les noces d'or d'un de ces hommes dont la vie toute entière est un hommage rendu à la religion et à la société, d'un de ces honnêtes citoyens tels que la religion bien comprise et bien pratiquée sait les faire. Et comment, quand on parle de charité et de bonnes œuvres ne pas jeter une fleur en passant sur la tombe à peine fermée du bon citoyen dont ces lieux même rappellent la générosité?

L'œuvre de dévouement et de protection des premiers missionnaires n'a jamais été interrompue, elle a été noblement continuée par ces prêtres zélés et ces grands évêques qui ont su si bien pourvoir aux besoins de l'Eglise et de la patrie, et se dévouer, comme leurs prédécesseurs, pour cette pauvre colonie, qu'on aurait dit un rameau de la nationalité française, perdu au sein de l'Amérique. Les œuvres de Laval, des Plessis et des Lartigue sont profondément gravées dans nos cœurs, car tous les jours nous en recueillons les fruits abondants.

Les fêtes brillantes qu'on prépare, en ce moment, ces démonstrations de respect et de confiance qui éclatent d'un bout du pays à l'autre, sont une preuve éclatante que la chaîne de ces prélats distingués n'est pas encore brisée.

En mil huit cent vingt-et-un, il y avait au séminaire de Nicolet, un jeune ecclésiastique qui était loin de prévoir les hautes destinées auxquelles la Providence le réservait.

Humble, pieux et modeste, tout entier à ses devoirs de professeur, il cherchait plutôt à s'effacer qu'à briller. Mais le grand évêque Plessis, qui se connaissait en hommes, l'avait remarqué, car Mgr Lartigue qui venait de monter sur le siège épiscopal de Montréal lui ayant demandé un secrétaire, il lui avait conseillé de choisir ce jeune ecclésiastique. "On le dit un peu «crupuleux», disait Mgr Plessis, mais nul ne fera mieux votre affaire."

Le jeune ecclésiastique partit donc pour Montréal, l'esprit bien réoccupé de la manière dont il remplirait les devoirs importants de sa charge. Il parait qu'il se conduisit bien et qu'il fit l'affaire de l'évêque de Montréal, qui pourtant était assez difficile, car en 1836, Mgr Lartigue le nomma son coadjuteur, et trois ans après, le petit ecclésiastique de Nicolet, qui avait grandi si modestement à l'ombre des autels, devenait évêque de Montréal.

Il avait été fait prêtre, le 30 novembre 1822. Il y a de cela cinquante ans, il y a bien longtemps, et cependant cinquante années ne lui ont pas suffi pour faire tout le bien qu'il avait en vue, car il travaille encore, comme dans les premiers jours de son ministère, et semble quelquefois avoir lassé à force de patience la maladie qui souvent a cru l'avoir terrassé pour toujours.

Ce qu'il a fait, je n'ai pas besoin de vous le dire, Montréal en est rempli. On rapporte que lorsqu'un grand saint de l'Eglise marchait, les fleurs naissaient sous ses pas; on peut dire que les bonnes œuvres sont nées sous les pas de celui dont je parle, qu'elles se sont développées sous le souffle de sa charité.

Apparaissent, vous tous, qui avez été l'objet de son dévouement, orphelins, malades, et indigents auxquels il a élevé des asiles, Sœurs de charité, prêtres et religieux, qui êtes venus à son appel faire du bien au milieu de nous; et vous tous jeunes et vieux, riches et pauvres qui êtes allés le voir dans vos infortunes, mères de familles qui tant de fois avez gravi, la douleur dans l'âme, les yeux rougis de larmes, les marches de pierre de l'évêché de Montréal, portant dans vos bras l'enfant bien-aimé que vous craigniez de perdre, dites-nous ce que vous savez. Et vous, pauvres enfants de la Verte Erin qui fûtes jetés mourants sur nos plages, frappés d'une terrible maladie, quelle est la figure qui vous apparut dans votre agonie, comme une vision céleste pour vous consoler?

Et vous pauvres orphelins, quel est le dévouement qui remplaça vos pères et mères, victimes du fléau?

Apparaissent, ai-je dit, mais non, restez en arrière, vous êtes trop nombreux, cette salle ne serait pas assez grande pour vous contenir. J'ai parlé des grands guerriers qui ont promené leurs bataillons victorieux à travers le monde, heureux monseigneur, ceux qui arrivent dans l'autre monde à la tête d'une armée comme celle-là.

J'ai fini le bouquet que je voulais faire; je viens d'y mettre la dernière fleur; je suis certain, monseigneur, que tous ceux qui vous respectent, c'est-à-dire tout le monde, vont le trouver assez beau, maintenant. Permettez-moi, monseigneur, de vous placer dans ce bouquet entre St. Charles Borromée et Mgr Plessis. Il ne me reste plus qu'un vœu à faire, en ce jour consacré à célébrer vos noces d'or, votre cinquantième année de mariage avec l'Eglise, c'est que votre lune de miel qui dure depuis cinquante ans dure encore autant. Il est vrai que les lunes de miel ne durent pas aussi longtemps, ordinairement, mais aussi ce n'est pas tous les jours qu'on voit un époux comme vous et une épouse comme l'Eglise.

## A TRAVERS MES LIVRES.

## MOEURS POLITIQUES D'AUTREFOIS.

Les élections terminées, j'ai interrompu mon étude sur le mouvement politique, en Angleterre, dans ses diverses phases les plus instructives, pour reporter l'attention de vos nombreux lecteurs sur d'autres sujets plus en rapport avec l'actualité au jour le jour. J'y reviens aujourd'hui pour étudier, avec Francis Wey, une époque très-curieuse de l'histoire parlementaire de la mère-patrie, époque où les passions politiques avaient atteint un degré de violence telle qu'un rien suffisait à les faire éclater en actes de cruauté révoltante.

Nos journaux se sont élevés, et avec raison, contre l'implacabilité du *Globe*, qui insérait dans ses colonnes une dépêche de Montréal où l'on disait brutalement qu'il était fort indifférent que Sir George fût ou ne fût pas élu dans un collège rural, attendu qu'il n'en avait plus que pour six mois à vivre.

Mais qu'était-ce que cela en comparaison du ton des journaux d'alors? Un crime ne pouvait se commettre, dit Francis Wey, sans que les journaux whigs l'imputassent aux tories. Un malheur ne pouvait arriver à un whig sans que les journaux tories en fissent des gorges chaudes. Le *Weekly Packet*, feuille tory, après avoir raconté que le pasteur presbytérien d'Epsom s'était cassé la jambe et qu'on avait dû la lui couper, ajoutait joyeusement: "C'est la preuve que ces prétendants à la sainteté ne marchent pas toujours avec la circonspection qu'ils le disent." Le *Weekly Journal*, feuille whig, annonçant qu'une femme était morte d'ivrognerie dans la rue, se plaisait à "supposer qu'elle était du parti de la haute église."

Voilà, certes, le plus grossier de nos journaux distancé, et d'un grand bout. Les moeurs politiques et sociales ont bien changé, depuis cette première moitié du 18e siècle, où, à côté de la finesse et de l'élégance d'Addison, la féroce malice de Swift jetait ses basses et grossières injures, qui n'épargnaient ni les femmes ni les prêtres.

A cette époque, continue Wey, personne n'échappait, personne ne cherchait à échapper à la classification des partis. Les femmes, les enfants, les domestiques se disaient whigs ou tories. Les sermons, les comédies, les mascarades, tout avait une couleur politique. On ne s'occupait pas de son salut, on ne se livrait pas au plaisir, on n'achetait pas, on ne vendait pas sans faire acte de parti. Les cabarets, les cafés, les auberges et jusqu'aux boutiques se rattachaient à l'une ou à l'autre faction. Les femmes whigs et tories se distinguaient par le nombre de leurs mouches, par la couleur de leurs coiffes et par leurs places au théâtre.

Mais le détail le plus curieux et le plus comique est le suivant:

Les valets des membres des Communes tenaient leur parlement au petit pied en attendant leurs maîtres à la porte de Westminster, et en 1715 whigs et tories se battirent pendant deux jours à coups de poing sur le choix de leur orateur. Après bien des tâtes cassées, les whigs l'emportèrent, et le domestique de M. Strickland fut nommé.

N'est-ce pas que cela est impayable?

Dans la populace au contraire la domination appartient longtemps aux tories. Lors du procès du docteur Sacheverell en 1710, (poursuivi par la Chambre des Communes devant la Chambre des Lords pour un pitoyable sermon sur les dangers auxquels le gouvernement de Godolphin exposait, selon lui, l'Eglise d'Angleterre) la foule manifesta sa bienveillance pour le docteur en saccageant une demi-douzaine de chapelles dissidentes aux cris de "Vive Sacheverell! Vive la haute église!" Le jour du couronnement de George 1er, le peuple de Norwich, de Bristol et de Birmingham crut devoir protester contre la cérémonie par le pillage de quelques maisons. Pendant les deux premières années qui suivirent l'avènement du nouveau roi la canaille de Londres célébra la naissance de tous les personnages passés ou présents dont le nom pouvait servir de prétexte à des démonstrations factieuses en s'attroupant, soit pour boire à la santé du prétendant, soit pour brûler en effigie George 1er, soit pour démolir des chapelles dissidentes, soit pour assommer les passants, qui se refusaient à crier: "Vive le roi Jacques! Vive la haute Eglise! Plus de gouvernement étranger!"

Nous ne sommes plus, Dieu merci, ni si farouches, ni si féroces, ni si tapageurs. Aujourd'hui, l'enthousiasme politique, en dehors de la période électorale, nous pousse de temps en temps vers une table bien servie, dans une salle bien éclairée, bien décorée, et bien chauffée, si c'est en hiver; le même enthousiasme nous soutient jusqu'à minuit à manger et à boire, et à entendre des discours bourrés de civisme, de patriotisme, et s'élevant parfois jusqu'au lyrisme. Mais le lendemain, nous sommes tout fiers de reprendre nos travaux ordinaires, la charrue du laboureur, la hache du bucheron, le ciseau du tailleur, ou la forme du cordonnier, et ce serait de tout cœur que nous enverrions promener le malencontreux partisan qui viendrait nous proposer une manifestation quelconque en faveur de qui que ce soit.

Nous avons la foi, oui, certes, mais nous sommes tièdes. Dame, que voulez-vous? Nous n'avons point fait l'expérience de quatre-vingts ans de révolution, et des bouleversements qui les accompagnent. L'Angleterre, en ce temps-là, avait assisté à la chute de Charles 1er, à celle du Long-Parlement, à celle de Richard Cromwell, à celle de Jacques II; puis elle avait vu se modifier l'ordre de succession à la couronne, d'abord au profit d'un roi qui n'avait pas eu d'enfants et d'une princesse héritière qui avait perdu les siens, en second lieu au profit d'une maison allemande.

Mais je reviendrai plus tard sur ce sujet. Pour le moment, suivons dans la rue whigs et tories, et rendons-nous compte, avec Francis Wey, de leurs faits et gestes.

La police étant incapable de réprimer les désordres des tories, dont je parlais plus haut, les habitués des cabarets whigs entreprirent de se faire justice eux-mêmes. Ces bruyants défenseurs de l'ordre se mirent à parcourir Londres en bandes nombreuses, promenant des images grotesques du pape et du prétendant, donnant la chasse aux *Jacks*, envahissant leurs tavernes, bouleversant leurs feux de joie et brûlant en effigie leurs chefs. Les rencontres dans la rue à coups de gourdin devenaient parfois très-sanglantes; mais c'était à l'attaque des cabarets et des tavernes que se livraient les plus meurtriers combats. Les assaillants se retiraient rarement sans avoir essayé quelques coups de feu, et il fallut pendre un certain nombre de mutins pour empêcher les processions politiques de dégénérer trop souvent en affaires de mousqueterie.

Mais il y avait plus, et les femmes mêmes étaient fort loin d'être en sûreté; la jeunesse turbulente et licencieuse qui

vivait dans les cafés était une véritable peste publique. Insulter les honnêtes femmes, chercher querelle aux gens paisibles, coudoyer les passants et les faire descendre dans le ruisseau, tels étaient les innocents plaisirs des mauvais sujets qui, sous le nom de *Mohocks*, faisaient la terreur de Londres. La nuit après avoir bien bu, ils se précipitaient dans les rues, l'épée à la main, renversant et blessant ceux qui avaient le malheur de se trouver sur leur passage. Parvenaient-ils à mettre la main sur une femme, ils la plaçaient la tête en bas au coin d'une borne, ou bien encore ils la renfermaient dans un tonneau et l'envoyaient rouler en bas d'une colline.

Tous ces détails, qui vous révoltent, chers lecteurs, sont historiques; je les donne, sous la garantie de Francis Wey, que je copie presque partout mot à mot.

Chaque bande avait son divertissement favori et comme son mode particulier de torture. Les uns mettaient leurs plaisirs à aplâter les nez ou à faire sauter les yeux d'un coup de doigt; d'autres trouvaient plus comique de donner aux gens ce qu'ils appelaient "une suée." Le jeu consistait à se ranger en cercle autour de la victime, à la piquer par derrière à mesure qu'elle se retournait pour éviter la pointe des épées, et à lui imprimer ainsi un mouvement de nature à exciter la transpiration.

De telles moeurs, remarque Wey, comportaient une singulière brutalité dans les actes et dans les paroles, et imposaient la nécessité de se faire justice à soi-même. Dans la classe supérieure, on dégainait pour un rien; dans la classe inférieure, on boxait à tous propos. Les domestiques attroupés à la porte des parcs, pour y attendre leurs maîtres, se pochaient les yeux et se déchiraient les habits pour simple passe-temps. Au théâtre, où ils avaient des places gratuites, leur impudence et leur grossièreté étaient des plus incommodes; ils interrompaient la représentation par leurs bruyantes plaisanteries; ils jetaient des pommes et des croutes de pain sur la scène, et lorsque, pour mettre fin à ces désordres, on ferma en 1737, la galerie des valets de pied, les exclus, au nombre de trois cents prirent d'assaut le théâtre de Drury-Lane, à la barbe du prince de Galles, après avoir blessé vingt-cinq personnes. Pour avoir définitivement raison des gens de livrée, il fallut mettre garnison dans la salle.

Nous nous plaignons souvent de nos domestiques, et quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, nous avons raison de nous plaindre, mais il faut pourtant reconnaître que ce sont des anges comparés aux diables de valets de ce temps-là. Mais persuadé donc à une maîtresse de maison que sa cuisinière est un ange!... Oh! la, la!...

UN SOLITAIRE.

## BULLETIN AMÉRICAIN.

Nous voici à la fin de la campagne électorale; dans cinq jours le monde entier approuvera ou désapprouvera le choix que la nation américaine aura fait pour présider à ses destinées. Malgré les récentes victoires de l'Ohio et de la Pensylvanie, le parti républicain ne laisse pas d'être inquiet du résultat général. Il faut avouer que les partis qui supportent Horace Greeley ne se sont pas laissés trop abattre par les revers qu'ils ont essuyés dans les élections locales. Ils travaillent à l'unisson et avec l'espérance de remporter la victoire, l'ancien parti démocrate surtout.

Dans plusieurs Etats on appréhende des rixes sanglantes, principalement dans les Etats où les blancs et les noirs se disputent le pouvoir.

S'il faut en croire les organes de l'opposition, les partisans de l'administration auraient obtenu une majorité frauduleuse en Pensylvanie, dans les élections d'état. On aurait inventé des urnes à double fond; dans ce double fond on aurait déposé, d'avance, une liasse de scrutins portant les noms des candidats républicains et, à la clôture des polls, ces bulletins se seraient trouvés mêlés avec ceux qui y avaient été légitimement introduits par les électeurs, par ce moyen les républicains auraient obtenu leur majorité. Ces derniers crient à la calomnie, aux mensonges, et nient fortement être coupables de ces tricks électoraux. Ils sont tout stupéfaits, cependant, de la majorité immense qui leur a assuré la victoire en Pensylvanie.

Une des particularités de cette campagne électorale, c'est que les femmes, bas-bleus, etc., etc., qui réclament le droit de vote, se déclarent, par des circulaires et leurs journaux, en faveur du général Grant. Voici un extrait d'une de leurs circulaires:

## FEMMES, EN AVANT!

"Que toutes les femmes du pays se servent de leurs pouvoirs (sic) pour assurer la défaite du vieux Greeley qui a dit: J'aimerais mieux enterrer ma fille que de vivre pour la voir voter. Ce n'est plus le temps pour les femmes de dire qu'elles n'ont pas droit de voter. Quand Horace Greeley s'impose comme candidat pour le fauteuil présidentiel, si les femmes qu'il a insultées et tournées en ridicule, se taisent, les pierres du chemin jeteront les hauts cris. La femme qui, par tous les moyens directs ou indirects, ne cherche pas à renverser les prétentions de ce Greeley, le calomniateur, le détracteur de son sexe, manque à son devoir. Pour le plus grand bien de la femme comme pour le plus grand bien de la nation, Horace Greeley ne doit jamais devenir Président des Etats-Unis."

Déjà cet appel a produit des résultats. Dans l'Indiana on a vu des femmes solliciter les suffrages pour le parti républicain. A la porte d'une place de poll, on a vu une jeune et jolie fille, portant un placard sur lequel on lisait: *A kiss to any one who votes my ticket*. Et tous ceux qui acceptaient un bulletin de sa main recevaient en même temps un baiser. Les jeunes gens se précipitaient au poll, plus d'un d'entre eux ont tourné capot pour une des joues de ce cabaleur nouveau genre, son ticket fut vainqueur.

Les Canadiens émigrés qui sont citoyens américains, ne sont pas d'accord, tant s'en faut, en politique. Dans une ville, une partie d'entre eux seront pour Grant et l'autre pour Greeley. Nous déplorons cet état de choses. Ceux qui ont le droit de voter sont si peu nombreux qu'ils n'ont pas besoin de se diviser s'ils veulent conquérir une certaine influence comme dénomination distincte. Un nombre considérable de nos compatriotes doivent prendre les mesures nécessaires pour devenir citoyens américains, cet automne; dans le cours de l'hiver qui approche, il serait urgent de proposer une convention politique pour aviser aux moyens de rallier sous un même drapeau les voteurs canadiens. Par cette union, nos compatriotes seraient en demeure d'acquiescer un degré d'influence salutaire pour la complète réussite de leurs entreprises tant nationales que religieuses. Il est à désirer que cette entente soit effectuée le plus tôt possible.

FERD. GAIGNON.